

## Une famille dans les décombres



## Le passé

Un film d'Asghar Farhadi  
(France 2013 ; durée,  
2h10min)

Prix du Jury œcuménique au  
Festival de Cannes 2013

Avec :

Bérénice Bejo (Marie)  
Ali Mosaffa (Ahmad)  
Tahar Rahim (Samir)  
Pauline Burtlet (Lucie)  
Elyes Aguis (Fouad)



Ce film a quelque chose d'un millefeuille. Avec une première couche épaisse et dense en forme de thriller psychologique qui éveille d'entrée l'intérêt et ne cesse de l'entretenir à coup de révélations successives jalonnant la pellicule comme autant de pierres blanches sur un chemin : après quatre ans d'absence, Ahmad revient d'Iran en France pour finaliser son divorce avec Marie. Il la retrouve donc, ainsi que Lea et Lucie, deux enfants d'elle qu'il connaissait déjà. Il va alors apprendre que Marie vit maintenant avec Samir, lui-même marié avec Cécile, qui est dans le coma dont il a un fils de cinq ans, Fouad. Il va aussi découvrir que Marie a une relation conflictuelle avec l'adolescente Lucie. Pourquoi ? C'est ce « pourquoi ? » et son élucidation à rebondissements menée par Ahmad qui constituent le cœur du film. La mécanique de cette

machine est remarquablement agencée. Trop peut-être, donnant souvent l'impression un peu agaçante d'embarquer le spectateur dans un parcours à émotions calculées, et surtout de constituer une brillante horlogerie dont les rouages et les ressorts apparents masquent un peu le cœur qui bat à l'intérieur. Et c'est dommage, car le véritable intérêt et la deuxième couche de ce film se trouvent dans ce cœur battant, dans la description de ce champ de ruines qu'est devenu un milieu familial que les adultes ont fait exploser et où maintenant les enfants essaient de trouver leur chemin à travers les décombres. Deuxième couche qui donne accès à la troisième, annoncée par le titre : peut-on balayer les éboulis et les gravats résultants de la démolition du passé et construire du neuf sur un chantier déblayé à coups de bulldozer ? En grand cinéaste, c'est

davantage par la qualité de son écriture que par le mirliton de son scénario que Asghar Farhadi nous touche. Rien qu'en suivant Marie et Ahmad dans la voiture appartenant à Samir — Marie au volant, mais Ahmad changeant les vitesses, le poignet de la jeune femme étant blessé —, et l'on pressent les tensions dans le trio. Rien qu'en se heurtant à l'écran des housses de plastique bâchant les meubles empilés dans le petit pavillon de banlieue de Marie, et l'on comprend tout de la rénovation de vie en projet. Rien qu'en voyant, dans l'admirable scène finale, Samir redresser le lit d'hôpital où repose l'inconsciente Cécile et s'approcher d'elle pour lui effleurer les narines de son parfum, et l'on devine que le passé n'est pas mort, qu'il est une tunique de Nessus que l'on n'arrache pas si facilement.

Jean Lods